

Les paroles s'envolent, les écrits restent

Roger Chamberland

Number 109, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56351ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chamberland, R. (1998). Review of [Les paroles s'envolent, les écrits restent]. *Québec français*, (109), 91–92.



Les paroles s'envolent, les écrits restent

par Roger Chamberland

Le printemps nous réserve encore d'heureuses surprises avec la parution de nombreux albums que l'on nous annonce depuis un moment déjà. On pense à Laurence Jalbert et à Michel Rivard qui gardent un certain silence depuis quelques années. Dans ce domaine, comme dans tout autre, il faut choisir le temps propice pour que l'album tombe à point nommé. Voyons un peu les moments forts et les moments faibles des saisons passées.

Diane Dufresne, Diane Dufresne

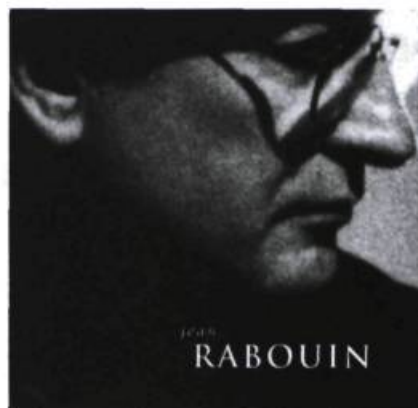
Celle qui a fait la pluie et le beau temps dans les années 1970 et 1980 nous revient en force avec un spectacle d'abord, présenté en exclusivité à Montréal à l'automne puis à Québec au printemps, et un album qui en reprend le contenu. Changement de style, changement de cap pour Diane Dufresne qui a troqué ses costumes flamboyants et ses esbrouffes en échange d'un peu plus de simplicité, de repli sur soi et d'un meilleur contact avec le public. Son spectacle, présenté au Musée d'art contemporain, se déroulait dans une petite salle entièrement recouverte de carton brut où s'entassaient à peine plus de 150 personnes. En fait, il s'agissait

d'une installation de Richard Langevin, l'homme avec qui elle partage dorénavant sa vie, et il faut dire que l'impression d'entrer dans le décor et de circuler là où l'artiste se produira dans quelques instants permet un premier contact fort sympathique. Quant au spectacle proprement dit, il se déroule d'une seule traite, Dufresne assurant le rôle de maître de cérémonie et présentant ses chansons comme un survol de sa carrière. Entendons bien qu'il ne s'agit pas d'une rétrospective, mais du bilan d'une carrière où la chanteuse règle ses comptes en douce avec la critique et se place en retrait de l'industrie du spectacle et de la musique. Dorénavant, elle fera et dira ce que bon lui semble, dut-elle écorcher au passage certaines susceptibilités ou des ego gonflés à bloc (ses propos controversés sur Lara Fabian et Céline Dion n'en sont que la pointe de l'iceberg).

Son album est à l'image de sa prestation : sobre et émouvant. On y retrouve une femme forte de ses moyens et qui sait traduire, grâce à la collaboration de Marie Bernard, de Michel Jonasz ou Pierre Grosz, avec une rare subtilité les moindres mouvements de sa condition. L'amour, le vieillissement, les souvenirs d'enfance et autres sont autant de thèmes qu'elle traite avec profondeur et doigté, servi en cela par le piano d'Alexis Wessenberg et d'André Gagnon, la guitare de Jerry DeVilliers jr., le violoncelle de Claude Lamothe ou les synthétiseurs de Scott Price. Avec un tel compagnonnage, elle nous entraîne à sa suite, dans un univers qui est à des lieues de la musique populaire.

Jean Rabouin, Jean Rabouin

Vous connaissez Jean Rabouin ? Probablement pas, moi non plus d'ailleurs. Je ne savais qui était ce chansonnier devenu l'un des protégés de Richard Desjardins. Disons que ce professeur au collégial a attendu le moment et la maturité pour produire un premier album qui étonne par sa maîtrise des mots et de la musique : « Le ciel est rouge\Les guerres séparent les amants\Des larmes crèvent l'écran\Beyrouth a fait des enfants\Mais le ciel redevient bleu\J'ai une étoile dans les yeux\Quand c'est toi que je vois (« L'Étoile filante »). L'univers de Rabouin n'est certes pas de tout repos : il dénonce, questionne, constate l'état des choses là où elles sont dans un état pitoyable, mais il y a parfois ce parfum de lumière qui s'appelle l'amour et la femme qui apparaît comme un sursis donné au monde. Rabouin, qui joue du piano, est accompagné par une basse ou une contrebasse, batterie et percussions, mais jamais la musique ne subordonne le discours et la voix de cet écorché vif dont on attend le spectacle pour voir de quoi il en retourne *in vivo*.



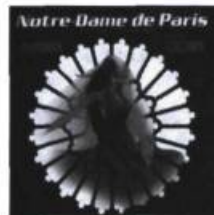


Linda Lemay Linda Lemay

Pour son second album, Linda Lemay a décidé de poursuivre dans la veine des auteures-compositrices et interprètes où le texte est servi par une musique qui, sans être accrocheuse au premier abord, dégage une atmosphère intime. De plus, Linda Lemay semble avoir trouvé une justesse dans l'interprétation qui rend bien justice aux thèmes traités. Chansonnière du quotidien, des petites peines et des grandes ambitions, L. Lemay évolue dans un monde qui comporte sa part de joies et de peines sans que nous en subissions les contrecoups et encore moins les exubérances : « Les filles seules\ elles habitent avec des copines, les filles seules\ Parlent des plats qu'elles cuisinent, elles s'engueulent\À propos de choses anodines qui les agacent » (« Les filles seules »). Il y a une mesure dans ce qu'elle veut raconter et dans ses états d'âme qui laisse croire que le monde est comestible tel qu'il est. Voilà un titre que même l'usure du temps ne saurait altérer en profondeur, comme le constate d'ailleurs le journal *Libération* qui n'hésite pas à comparer ses textes à ceux de Brel et Brassens. Il faut aimer ce style musical et accepter de s'y laisser aller sans craindre de s'y perdre. Une réussite sur toute la ligne.

Notre-Dame de Paris (d'après l'œuvre de Victor Hugo) textes Luc Plamondon musique Richard Cocciante

Il me serait difficile de dire du bien de ce nouvel opéra de Luc Plamondon qui s'est associé à Richard Cocciante pour la musique afin de bâtir une œuvre musicale autour de celle de Victor Hugo. Avec des interprètes aussi talentueux que Daniel Lavoie, Bruno Pelletier, Luck Mervil, pour son volet québécois, Noa et Patrick Fiori, pour son volet français, auxquels s'ajoutent Garou et Julie Zenatti, des artistes inconnus de ce côté-ci de l'Atlantique, on se serait attendu à un opéra avec un peu plus de substance et de tonus que ce qui est proposé ici. Disons-le sèchement : il y a dans cet album une



atmosphère trop mielleuse, monocorde et un emportement faussement lyrique au plan musical qui n'arrive pas à émouvoir l'auditeur. Le spectateur pourra être emporté dans le mouvement de la mise en scène que signe Gilles Maheu, mais que nous ne pourrions voir au Québec avant un petit moment. En revanche, celui qui attendait un second *Starmania* sera amèrement déçu. Pas une seule mélodie accrocheuse, sauf peut-être « Bohémienne », mais rien pour considérer cet opéra comme un chef-d'œuvre. Une déception à la mesure de nos attentes.

Madame chante Dutronc Groupe Madame

Devant le succès remporté par une pub-télé pour une camionnette, le groupe Madame,

à la recherche d'un nouveau son, a décidé de reprendre les 13 pièces les plus représentatives du répertoire de Jacques Dutronc et d'en faire un album. Le résultat est étonnant tant le groupe est parvenu à garder le cachet de ces chansons des années 1960, à les dépoussiérer et à les interpréter dans un nouveau contexte où elles semblent toujours d'actualité. On peut, sans nostalgie, fréquenter ce disque, le réécouter à satiété sans se sentir *nowhere*. Même si Dutronc s'est fait surtout connaître au cinéma, il n'en demeure pas moins que cette collection de titres réactive un courant de la chanson française que l'on tient trop souvent en marge.



Great Jewish Music : Serge Gainsbourg, une production de John Zorn

Curieuse production que cet album de Serge Gainsbourg mis en voix par des artistes juifs réunis par John Zorn, un musicien et producteur qui ne cesse d'étonner par la diversité et l'originalité de ses projets. 21 chansons les plus populaires de Gainsbourg sont ainsi recréées dans la plus grande liberté par des artistes plus ou moins connus de la *pop music*, mais qui jouissent d'une certaine audience dans le circuit de production restreinte de la



musique dite alternative : Jennifer Charles, Mike Patton, Fred Frith, Eszter Balint et Marc Ribot, pour n'en nommer quelques-uns. Si on a gardé intacts le texte et la musique, il n'en est pas de même des arrangements musicaux qui vont dans toutes les directions sans jamais perdre leur accessibilité. Autrement dit, on y reconnaît un Gainsbourg transformé pour la circonstance à travers divers courants musicaux qu'il n'aurait certes pas reniés tant l'album, malgré tout, présente une certaine unité qui n'est pas synonyme d'homogénéité. Et il ne faut surtout pas penser que, placée sous l'étoile de David, cette musique serait nécessairement teintée de klezmer ou de yiddish : bien au contraire, Zorn a su s'entourer d'artistes qui échappent à cette ethnicisation forcée et s'inscrivent en marge de ce qui se fait en musique populaire. Chaque écoute apporte donc son lot de surprises et d'impressions vives qui font revivre la musique de Gainsbourg et lui redonnent le petit côté marginal qu'il a toujours affiché. Plus encore, on se surprend à penser que Gainsbourg, qui considérait la chanson comme un genre mineur, accède ici à une véritable consécration américaine. Certains y verront une récupération de son « ethnicité fictive » — sa judéité ne l'a jamais préoccupé outre mesure —, d'autres, plus puristes envers la chanson, crieront au sacrilège. Chose certaine cet album vaut véritablement le détour car il participe d'une relecture singulière d'une œuvre qui semble inépuisable.